

Un jour qu'elle est en visite chez les parents de Léo par un bel après-midi du mois de juillet, Marie jette un coup d'œil en direction du lilas du jardinet devant la maison. « Comme votre mari lui a fait mal », dit-elle. Clotilde en convient : c'est sans soin en effet que Paul a coupé les grosses branches jetant une ombre trop épaisse dans la cuisine. Le bois, au lieu d'être décapité net par la hache, s'est déchiqueté comme sous l'effet d'une tornade. Marie, qui s'enorgueillit de connaissances dans le domaine de la nature, prétend à juste titre que ce travail aurait dû en outre être accompli à un autre moment de l'année.

Marie dit aimer passionnément les arbres. Dans ses poèmes, il est beaucoup question de forêts. De leur élancement mystique, de chuchotements de cimes, de sous-bois inquiétants. Sa petite main dans celle de son père, elle avance solennellement entre les hauts fûts animés d'une vie secrète avec le sentiment d'approcher d'une vérité profonde. Un jour, un bruit horripilant de tronçonneuse rompt le silence épais et habité par la respiration des feuillages et des créatures tapies dans les taillis et tous les deux, le père et sa petite fille s'avancent le cœur battant vers la trouée où s'affairent des hommes avec leur engin de mort à la main... Blessures, saignements, pleurs, gémissements et plaintes, effondrement..., ce sont les mots de Marie. L'effroi et la stupeur, sa petite poitrine oppressée, des tremblements dans tout le corps, telles sont alors ses sensations. Elle affirme avoir perdu la parole pendant plusieurs semaines. Exagération, dramatisation extrême ?

Clotilde sait que Marie vit à fond ses sentiments et la comprend, car elle-même a le goût du monde végétal représenté abondamment dans ses dessins, elle aime certains arbres de son enfance comme de très vieilles connaissances, et le souvenir de fleurs des jardins d'autrefois la remplit d'une nostalgie lancinante. Elle trouve cependant déplacé le hurlement soudain de la jeune fille quittant la table quand elle parle d'abattre le prunier du jardin. Cet arbre, qui n'a jamais donné de fruits, n'a d'autre utilité que de servir de parasol les rares jours de canicule. Depuis quelques années, des parasites ratatinent et rouillent ses feuilles avant l'heure. Par manque de temps et surtout de connaissances, on ne l'a jamais soigné. Des myriades de guêpes qui y ont installé leurs nids le rendent dangereux et répugnant en raison des sécrétions gluantes qui en ruissellent goutte à goutte. Clotilde l'a véritablement pris en grippe et est bien décidée à le faire disparaître bien qu'il soit lié à une journée lumineuse d'une période assez terne de sa vie.

Ce fameux prunier, Clotilde est allée le chercher il y a une vingtaine d'années de cela chez une collègue proche de la retraite habitant tout près de la frontière allemande dans une région d'un romantisme paisible et pittoresque. Ce jour-là donc, une lourde porte s'est ouverte pour elle sur la cour d'une demeure seigneuriale cachée derrière de hauts murs. Des oies et des canards circulaient au milieu d'objets hétéroclites et des paons se pavanaient en toute liberté. La vieille dame logeait avec son mari et son fils dans deux pièces du rez-de-chaussée. À l'étage, la fenêtre d'un salon à moitié restauré et dépourvu de meubles donnait sur les doux moutonnements des collines et, sous le soleil assez vif mais frisquet de cette journée de printemps, les méandres de la Moselle rutilaient d'éclats métalliques. Clotilde avait passé l'après-midi dans la cuisine,

la seule pièce chauffée de la demeure, d'une architecture si riche qu'elle justifiait à elle seule l'achat de ce manoir délabré. Tout était vieux, désuet, obsolète, empoussiéré et empreint d'un charme aussi suranné que le couple hors du commun habitant ces lieux. Cultivés, plus proches tous les deux des Grecs anciens que de leurs contemporains, les deux époux examinaient la jeune femme avec sympathie et intérêt. Le mari qui ne sortait guère, car il n'avait jamais voulu ou pu s'intégrer dans le monde du travail depuis la fin des hostilités avec l'Allemagne où il avait été prisonnier, ne cessait d'interroger cette visiteuse venue d'une autre planète sur toutes sortes de sujets. Il sembla à Clotilde avoir été à la hauteur, elle était vraiment contente d'elle pour une fois. Depuis longtemps déjà, ces personnes ont rejoint son musée intérieur de portraits à peine entrevus et devinés plus ou moins justement, auréolés en tout cas de l'atmosphère très particulière qui a prévalu ce jour-là et qu'évoque immédiatement la vue du prunier.

Quand Marie se précipite donc tout à coup dans le jardin avec un hurlement de bête qu'on saigne, les membres de la famille en train de déjeuner dans la cuisine se regardent d'un air effaré. Dans un premier temps, Clotilde se demande si elle a commis quelque impair à l'encontre de la jeune fille. Non, c'est à cause du prunier dont elle vient d'apprendre la mort prochaine, explique Léo qui connaît bien son amie. Elle est comme ça, ajoute-t-il d'un air résigné. Plus tard, calmée, Marie dispense ses conseils pour panser l'arbre et lui redonner vie, mais Clotilde reste de marbre : l'heure de la mort du prunier malade a sonné, ce n'est que trop visible, et on ne peut rien y changer.

À sa visite suivante, Marie ne fait aucune observation en constatant la disparition de l'arbre. Voit-elle le jardin autant

qu'elle le prétend ? Combien de fois Clotilde s'est-elle escrimée en vain à l'embellir en pensant autant à Marie qu'aux siens ? Personne ne voit vraiment ses fleurs. Lorsque le petit couple lui tend un jour du mois d'août un énorme bouquet de glaïeuls acheté au supermarché, la pauvre femme a envie de hurler à son tour. C'en est trop : n'en a-t-elle pas à foison devant l'entrée de la maison, tout aussi beaux, tout aussi colorés et bien plus vigoureux, vivants, bien vivants dans leur terre ? Clotilde voit dans ce geste malheureux une insensibilité totale au monde des parents que son mari appelle l'égoïsme naturel de la jeunesse. Elle-même n'a pas été ainsi, lui semble-t-il. Autrefois, le crépuscule venu, elle arpentait presque religieusement le jardin très soigné de son père, auquel elle se faisait un devoir de poser toujours deux ou trois questions sur ses légumes et ses fleurs, sachant que c'était là son occupation favorite. Les quelques bribes qu'ils échangeaient alors s'accompagnaient de bons sourires de part et d'autre.